

## L'univers grinçant d'Hélène Delprat

A la Fondation Maeght de Saint-Paul-de-Vence, l'artiste revient sur quarante ans de travail

### ARTS

SAINT-PAUL-DE-VENCE  
(ALPES-MARITIMES)

Des ânes siamois en robe, peints comme s'ils prenaient un selfie, accueillent les visiteurs à l'entrée de la Fondation Maeght, à Saint-Paul-de-Vence (Alpes-Maritimes). Plus loin, l'artiste ouvre son exposition par une vidéo d'elle en cheffe d'orchestre grimaçante, s'exprimant par borborygmes. Hélène Delprat a un sens aigu, et volontiers théâtral, de la contradiction, et mieux vaut goûter l'humour grinçant et l'autodérision pour pleinement apprécier l'évolution de sa peinture.

L'exposition qu'elle présente en dialogue avec Laurence Bertrand Dorléac, commissaire invitée, en fait la démonstration en une soixantaine d'œuvres qui retracent son parcours de manière non chronologique, de 1983 à 2024. Passée par les Beaux-Arts de Paris, puis par la Villa Médicis, à Rome, où elle a été pensionnaire durant deux ans, l'artiste a eu une carrière comète au début des années 1980. Vite exposée, elle est entrée, dès 1985, à la Galerie Maeght, à Paris, où elle est restée dix ans.

Puis ce fut l'éclipse, volontaire : l'enfant prodige a quitté sa galerie pour s'essayer au théâtre, à la

radio et à la vidéo pendant plus de quinze ans, sans exposer. Si sa foi en la peinture a été ébranlée, sa passion a continué à la dévorer, loin des regards. Elle y est pleinement revenue en 2012 grâce au galeriste Christophe Gaillard et, en 2017, une grande exposition à La Maison rouge, à Paris, « I Did it My Way », l'a fait découvrir au grand public.

#### Lutte avec les figures tutélaires

Aujourd'hui revenue au firmament de l'art contemporain – elle est représentée, depuis 2023, par le mastodonte international Hauser & Wirth, en plus de sa galerie française –, elle aborde son « *éclipse* » aussi tourmentée que nécessaire avec une exposition au titre aussi paradoxal qu'ironique, « *Ecoutez! C'est l'éclipse* », emprunté au poète Alfred Jarry (1873-1907).

Les huit séquences qui rythment l'exposition en mêlant chacune les époques, avec de nombreuses œuvres jamais montrées auparavant, présentent un univers rugueux, aux allures de conte cruel, où l'inconfort est toujours de mise. Ainsi, dès la première salle, dans un autoportrait récent, on la voit dans le costume et la pose d'un peintre du XVIII<sup>e</sup> siècle, palette et pinceau en main, mais montrant les dents comme un chien prêt à mordre.

Chez elle, la peinture est une lutte, contre et avec les injonctions contradictoires d'une pratique qui a traversé l'histoire de l'art jusqu'à l'épuisement de ses possibilités et de ses remises en question. Elle s'y débat inlassablement avec l'héritage de figures tutélaires de l'histoire de l'art (Picasso, Magritte, Picabia, McCarthy, Fra Angelico, Goya, Polke, Giacometti...) comme avec le statut même de l'artiste, tout en s'ancrant dans l'époque, dont elle fait ressentir l'atmosphère latente d'apocalypse.

« *La peinture n'est pas faite pour être belle* », insiste-t-elle, s'appliquant à ce que rien ne soit jamais vraiment gracieux, mais puisant dans la noirceur du monde une énergie malicieuse qui résiste à tous les tourments, de petites gouaches féroces des années 1990 jusqu'à de récentes toiles de 10 mètres de longueur. « *Je ne veux pas être prisonnière de sujets en peinture, mais je me rends compte que mes titres ne sont pas marants* », glisse l'artiste, amusée.

En effet, la palette lexicale est sombre, d'*Echec en Raté* ou *Encore raté*, de *Peinture – catastrophe* en *Portraits pourris* inspirés, en 1990, par les « gueules cassées » de la première guerre mondiale chez cette native d'Amiens. Toiles et dessin semblent hantés

par l'idée de la décomposition du monde, voire de la détestation de soi. Des fonds triturés et instables, aux couleurs sombres, surgissent des personnages cartoonés qui souvent semblent prendre la fuite, entre rêve et cauchemar, comme enrôlés dans une guerre absurde dans un cortège de masques, de drapeaux, d'amazones, de fantômes et de chimères. Emplies d'énigmes et d'érudition, ses peintures questionnent au passage le bon et le mauvais goût, et les paillettes étant récemment venues contaminer ses fourmillantes scènes de guerre.

Dans cette traversée pleine d'alters-retours, on (re)découvre avec plaisir des œuvres de sa première exposition, anonyme, intitulée « *Jungles et loups* », en 1983, et inspirée par *Les Métamorphoses* d'Ovide et *L'Odyssée* d'Homère. Les tableaux, qui revisitent les légendes sombres d'Ulysse et de Calypso, d'Actéon ou d'Ophélie, baignent dans des couleurs chaudes et une nature luxuriante où déjà les règnes humain, animal et végétal se confondent dans un monde ambivalent. ■

EMMANUELLE JARDONNET

« *Ecoutez! C'est l'éclipse* », à la Fondation Maeght, à Saint-Paul-de-Vence (Alpes-Maritimes), jusqu'au 15 juin.